

In fine il était question entre Eyschen et Welter de l'alimentation, de la récolte et des scories Thomas que le député socialiste voulait voir retenues dans le pays, ce à quoi, d'après les dires du Ministre d'Etat, s'opposait le contrat de concessions.

Welter clôture la relation comme suit: «M. Eyschen a beaucoup vieilli dans les derniers temps; cependant j'admire sa verdeur, sa vivacité et la lucidité de sa pensée. C'est pourtant un homme extraordinaire, et s'il manque de caractère et de fermeté, on doit dire qu'il est fécond en ressources et que son jugement est sûr et droit.»

Onze jours plus tard Welter inscrit dans son Journal: «L'autorité militaire allemande a fait une plainte auprès du parquet relative à des faits graves imputés à Emile Mark, bourgmestre de Differdange, qui aurait délivré des certificats d'identité à des Français sur des indications fausses pour leur faciliter la rentrée en France. Il est étonnant que les Allemands n'aient pas arrêté immédiatement Mark. Je crois que cela est dû aux bonnes relations de M. Thorn, Directeur général de la Justice avec von Tessmar. Mark . . . peut être content qu'il en soit ainsi, sans cela il serait déjà arrêté et transporté à Trèves. Maintenant on peut espérer qu'il échappera.»

Nous lisons à la date du 5 août: «La nouvelle de l'entrée des Allemands à Varsovie, attendue ici depuis plusieurs semaines, semble avoir jeté la consternation à Luxembourg. C'est de nouveau le même état d'esprit que lors de la reddition d'Anvers. On ne veut pas avouer que ce fait d'arme aura . . . peut-être une influence décisive sur la marche de la guerre, mais on a le sentiment comme si nous étions arrivés à un tournant de cette lutte mondiale.»

Après avoir relevé que les Luxembourgeois n'ont aucun commerce avec les Allemands, Welter ajoute que, de leur côté, «les officiers allemands ne fréquentent guère les cafés où vont les Luxembourgeois. Il paraît que les Allemands vont au Café Royal et au «Hofbräu»; c'est un motif pour que les Luxembourgeois n'y aillent pas. M. Rodange se rend chaque samedi au Hofbräu où il rencontre V. Thorn, le directeur des Douanes Jungeblodt et d'autres Allemands. Il a raconté aujourd'hui que les Allemands ont chanté hier soir la Hémécht et le Feierwon avec le refrain: Mer welle jo keng Preisse gin! C'est pourtant cocasse!»

Le 23. 8. 1915 Madame Welter téléphonait à sa fille Alice (qui se trouvait à Eitelbruck près de son oncle Alphonse Heck). Alors l'Allemand qui surveillait le téléphone lui dit que d'après une décision récente il fallait parler allemand au téléphone. On voit d'ici la fureur du docteur Welter qui criait dans le téléphone «que c'était une honte de vouloir nous museler de la sorte, que c'était ignoble de nous forcer de parler une langue étrangère.» — «Sommes-nous donc un pays conquis, continue d'écrire Welter, comme la Pologne ou l'Alsace-Lorraine, auquel le vainqueur impose sa langue et défend de parler sa langue maternelle? . . . Et ces gens s'étonnent de ce que les autres peuples ne les aiment pas.»